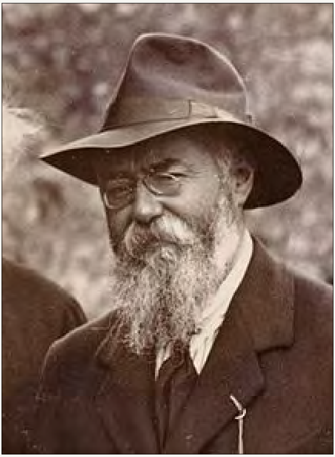
Francis Jammes

La Naissance du poète

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Jules Bastien-Lepage (1848-1884), *Jeune garçon sur la plage* (1880),
Le musée La Piscine – Musée d'art et d'industrie André-Diligent, Roubaix, France.



Francis Jammes (1868-1938), en 1917

À Francis Vielé-Griffin

PREMIÈRE PARTIE

DANS LE CIEL

L'Univers est dans un grand recueillement. Je pense qu'il est un bloc de marbre noir que l'intelligence et la lumière vont sculpter. Peu à peu le noir devient blanc. C'est la neige qui sort de la nuit.
Elle tombe sur la Terre.
C'est au mois de décembre.
Le poète va naître dans une douce maison de campagne. Le ciel s'éclaire de plus en plus. Les forets fleuries de neige sont des bouquets.
Des chants s'élèvent, doux comme le silence qui les a précédés, à peine sensibles d'abord, comme des frissons de harpe, puis majestueux, calmes, apaisants. Ils emplissent d'amour l'étendue divine.
Et, dans les silences des chœurs, la campagne tressaille comme un ventre de femme enceinte, et les coqs réveillés chantent. C'est le

CHŒUR CÉLESTE

auquel se mêlent les voix les plus pures de la Terre.

DES ANGES

Nous sommes les anges que l'on ne peut pas voir
parce que notre corps est en air et dans l'air.
Nous pleurons de joie sur les mendiants amers
quant pleut sur eux la pluie douce des sous verts et noirs.
Nous ne connaissons pas les noms propres célèbres,

car que nous fait à nous que la Terre soit ronde,
car que nous fait à nous que la Mer soit profonde ?
Nous chantons Dieu qui le sait et en est le Père.

Nous chantons Dieu qui le sait et en est le Père.
La lumière fait naître les choses en ombre,
et, quoique rien ne naisse ou ne meure à la tombe,
une grande joie va naître sur la Terre.

UN ANGE SEUL DIT

Un poète va naître,
Oh ! que Dieu est bon.
Le Monde va naître
dans une prison.

Nous sommes les anges
que l'on ne peut voir.
Nous aimons les mendiants
aux doigts en sous noirs.

DES ESPRITS

Le Monde, comme hier, roule, et comme demain.
Nous ne comprenons rien à ce que l'on comprend.
Nous savons que le feu et l'air sont transparents,
et qu'un poète naît ainsi que le matin.

La Terre, l'Univers et Ce qui les dépasse
chantent jusqu'à ce que le poète en soit plein,
et la mort c'est la vie, le père l'orphelin,
l'orphelin c'est le père, et la prison l'espace.

Les forêts, cette nuit, ont fait taire leurs harpes

pour en donner le son à celui qui va naître.
La Nuit était épaisse et donnait sa lumière
à celui qui va en être plein comme un astre.

Le Jour se fait plus clair et il donne sa nuit
à celui qui y jettera de la lumière.
On a entendu s’arrêter, un moment, la Terre
qui lui donnait la terre afin qu’il la pétrît.

La Mère lui a donné les hoquets et les larmes,
le Feu lui a donné la chaleur des artères,
le Ciel lui a donné le séjour de la Terre,
la Vie lui a donné la Mort qui grandira.

On entend s’élever la prière d’une grand’mère paralytique.
Elle plane dans le ciel, ineffable.
À cette prière répondent

DEUX ANGES

Nous aimons les grand’mères paralytiques
dont la souffrance douce a fait mourir les pieds,
et dont la consolation est la justice.

Nous aimons sur nos fronts les roses en papier
des églises pauvres où le silence crie,
et, sur l’autel, les vases de loterie dorés.

Nous ployons un genou et nous croisons les doigts,
en nous regardant, et pareils comme nos ailes.
Nous sommes la Religion qui s’en va,
mais reste aux cœurs meurtris des pauvresses humaines

DIEU

J’aime les hommes bons. Je plains l’homme mauvais.
J’aime les bonnes choses, les animaux et les plantes.
J’aime les révoltés, j’aime les résignés,
j’aime la Nuit, le Jour, le Soir et l’Aube blanche.

J’aime et ne demandez pas d’expliquer des choses.
Pourquoi voulez-vous que je vous les explique ?
— Car c’est moi qui vous ai donné une logique,

J’aime. Aimez. Sans doute que j’ai eu raison...
Ne me demandez pas pourquoi une vipère
se fait tuer pour ses petits, en bonne mère.
À genoux ! Les cœurs débordent de la raison.

TOUT LE CIEL

Hosanna ! Frappons donc sur les timbales d’or
des pôles résonnants du globe universel.
Frappons encor, frappons encor, frappons encor,
et chantons un chant pur comme l’eau et le sel.

UN ESPRIT

Les oiseaux de paradis volent en Papouasie.
Ils agitent leur vol en guenilles d’or sur les fleurs en cloche
et sur les lianes dont bougent un peu les roses...
Le poète qui naît entend cette harmonie.

Une belle femme nue, sur des roses d’Asie,
fait un geste aussi doux que la Mer qui se plie,
et un jeune homme beau et assoupi l’admire...
Le poète qui naît voit cette harmonie.

Sur le sable d’Afrique les pauvres militaires

meurent en appelant leurs amis et leurs mères,
et ont si soif qu'ils doivent lécher la terre sèche,
de leur langue sèche, noire, salée et amère…

Le poète qui naît entend ces agonies.

Dans les villes mercantiles, en Amérique,
on entend les hommes actifs taper le fer.
Les cuirassés coupent la Mer.
Le poète qui naît conçoit les mécaniques.

L'Europe aux lèvres roses, aux blanches épaules,
fait une vapeur bleue aux vitres du pôle,
Et est parfumée par des mers unies.
Le poète qui naît sait cette harmonie,

UN ANGE

Le Monde est comme un arbre,
et dont les purs esprits sont les bons fruits…
Les fleurs sont les femmes,
et les feuilles sèches se traînant sont les mendiants.

UN ESPRIT

Femme
douce
mousse
d'âme…
Homme,
chose
bonne…

LES PROCESSIONS DES CAMPAGNES

Nous sommes les processions des campagnes.
Devant nous se dressent les montagnes,
et nous chantons sur la route en poussière, amie des âmes

Les petites filles blanches et empesées
portent de petites bannières et sont frisées
comme les doux agneaux qui sont dans les prés.

La procession a deux rangs qui vont lentement.
On marche un à un. Les hommes vont gravement,
en tendant le jarret, le chapeau à la main.

C'est une gloire. On dirait des choses qui volent.
La rue de la petite ville est fraîche, et les banderolles
inclinent des baisers à la jonchée d'herbes douces.

Le chant monte et la petite place, au soir,
agite poétiquement sur le pur reposoir
les arbres municipaux frais comme des arrosoirs.

L'Élévation ! À genoux ! Les feuilles comme des arrosoirs
pleurent sur le peuple agenouillé et plein d'espoir,
et alors, dans l'enthousiasme, vers l'ostensoir

les petites filles jettent des pétales de roses,
et les filles plus âgées qui chantaient si douces,
se taisent, courbées devant les vases de mousse,

et la clochette tinte saintement,
et le peuple se relève tout doucement.
Tout ça a quelque chose de très calmant.

Nous sommes les processions
des Fêtes-Dieu, des Rogations,

les Adorations, les Bénédictions.

Nous sommes tristes comme les vieux jardins du pays basque
comme les croix en fleurs des routes pâles,
comme l'âme du poète qui vit dans un village,

et qui regarde passer, sur les pavés très âgés,
les pas morts de parents morts qui furent aux îles,
et qui dorment sous les tabacs roses des Antilles,
dans la paix de la mort d'un cimetière abandonné.

CHŒUR DE VIERGES

Oh ! quelles douces voix ! Écoutons et prions.
C'est un poète qui naît. Nous sommes les vierges qui donnons
nos corps aux jeunes gens impurs et pardonnons
en souriant et en ouvrant nos bras où glissent
leurs sourires. Et nous sommes les vierges lisses
qui lavons nos corps pour entrer dans le lit
des jeunes gens dont notre douce chasteté
pardonne, avec tristesse, la brutalité...

Car c'est de nous que naît l'humanité,
de nous que naît la ligne de beauté,
de nous que naît la ligne de bonté,
de nous que naît la criminalité,
de nous que naît l'universalité,
de nous que naît, ce matin, un poète.

UN ANGE

D'où la chanson de cette lyre vient-elle ?

UN AUTRE ANGE

C’est le cri de l’enfant à travers les osiers
de son berceau qui fait penser au Nil
où Moïse dormait ainsi que dans une île
en argent, pendant qu’au bord vaseux les royales filles
attendaient le lit flottant qu’elles recueillirent.

De même qu’aujourd’hui un poète naît d’une femme,
de même, en ce temps-là, Moïse, poète par l’âme,
naquit de ces filles qui furent ses mères
en l’empêchant de mourir noyé.

Que ce soit là ou ici : le même berceau
que le berceau de Moïse-sauvé-des-eaux,
est le berceau d’où tu entends ce cri en rire
à travers les osiers qui forment une lyre.

UN MALHEUREUX QUI MEURT DANS UN HÔPITAL

(Son âme commence à monter au ciel,
pendant que l’âme du poète descend sur la Terre).

Vous chantez de joie, et moi je meurs abattu.
J’ai le délire et vais mourir et vous chantez.
Je croyais dormir parmi les lits bien alignés,
lorsque l’on a enfoncé une chose aiguë
dans ma plaie qui en a bougé.

Je vais mourir. J’entends vos chants de joie passer
dans les cornettes bougeantes et bien lissées
des sœurs en cire qui tiennent de longues fioles.
Les étudiants qui parlaient bas disaient : c’est drôle...
Et la lampe baissait... baissait...

Je suis né un jour, moi aussi, comme un poète,
et j'ai perdu ma mère et mon frère.
J'avais une maladie et je gagnais assez d'argent
pour acheter les remèdes et le traitement
et de quoi manger.

DIEU

Chantez ! Je suis Celui qui mène les agneaux
dont la laine est durcie aux poussières des routes
vers la berge juteuse et verte où sont les eaux douces.

> *L'âme du malheureux monte au ciel.*
> *L'âme du poète descend sur la Terre.*
> *On entend encore la voix de*

DIEU

L'infini ouvrant l'ombre a ouvert la lumière.
L'un va à la lumière et l'autre va à l'ombre.
Qui naît, le savez-vous ? Qui descend à la tombe ?
La mort, la vie pour vous sont des morceaux de terre.

Mais il y a bien plus que des morceaux de terre,
il y a bien plus que la lumière et que l'ombre.
C'est ce qu'on ne sait pas qui est vraiment la tombe.
C'est l'ombre qu'on ne sait pas qui est la lumière.

DES ANGES

Chantons ! L'âme du poète descend sur la Terre.

DEUXIÈME PARTIE

SUR LA TERRE

Forêt. Hiver. Aube. Neige.

L’ARBRE

L’âme du poète descend sur la Terre.
Le poète, c’est moi, puisque j’existe et qu’il existe.
Je porte des fruits, des fleurs et des colombes grises,
comme en portent aussi les mains du poète.

Comme lui, je porte une hache dans mon cœur ;
comme lui, je chante au vent. On n’écoute pas.
Et, quand je suis vieux, je tombe à bas,
comme lui, sans cheveux et plein de vers rongeurs.

LA PIERRE

L’âme du poète descend sur la Terre.
Le poète, c’est moi, car je suis dure comme l’homme,
tout en ayant de la mousse douce et bonne,
comme de la bonté sur l’âme du poète.

Comme à lui, on me jette des ordures :
les oiseaux jacasseurs, aux riches plumages,
laissent tomber sur moi des fientes du haut des arbres :

mais je rends en argent ces éclaboussures.

LE RUISSEAU

L’âme du poète descend sur la Terre.
Le poète, c’est moi, puisque je coule comme son sang,
et que je chante, et que je prie, en m’écorchant
aux ronces, pour aller me perdre dans la Mer.

Comme lui qui traîne, jusqu’à la mort, les feuilles
où il a écrit en pleurant la grande Nature,
je traîne les feuilles en or que je recueille,
en passant dans les bois, et sous elles je pleure.

LA FOUGÈRE

L’âme du poète descend sur la Terre.
Le poète, c’est moi, car j’ombrage le front des ânes
et les champignons en poison comme les hommes,
et mes feuilles sont ornées comme un poème.

Lui, c’est moi, car je jaunis et je suis cassante,
et me brise lorsque les larmes de la pluie
tombent sur moi, comme celles des pauvres gens
sur son âme qui en meurt petit à petit.

LES JONCS

L’âme du poète descend sur la Terre.
Lui, c’est nous. Nous sommes nus et sans feuilles.
Comme lui nous vivons pauvres dans les bourbiers,
maigres et nous pliant parce que nous sommes faibles.

Et l'on ne peut saisir ce qui se passe en nous,
ainsi qu'on ne le peut dans l'âme du poète.
Le chien d'arrêt croit trouver quelque chose toujours
en nous, mais n'y trouve souvent que de la terre.

LES RONCES

L'âme du poète descend sur la Terre.
Elle, c'est nous. Nous avons l'air méchantes, mais
nous abritons des fleurs, des oiseaux et des lièvres...
Et quand nous arrachons, aux agneaux, du duvet,

c'est pour les nids où les oiseaux nus auraient froid,
et nous avons aussi pour eux de bonnes mûres ;
mais l'homme qui veut tout pour soi
nous écarte à coups de couteau, à coups de chaussure.

LA MAISON ABANDONNÉE

L'âme du poète descend sur la Terre.
Lui, c'est moi. Il y eut, peut-être, des amoureux
près de ma cheminée en noir mortier pluvieux,
comme dans l'âme en miettes noires du poète.

Mais il n'y en a plus... Mais il n'y en a plus...
Il a l'air d'en rire comme moi, dans la nuit,
sous le vent, dans son pauvre et luisant pardessus,
comme moi sous mon toit si triste luisant de pluie.

TROISIÈME PARTIE

SUR LA MER, DANS LA MER ET AUPRÈS DE LA MER

Dessus : un bateau, du brouillard et des oiseaux.
Dedans : des algues, du corail, des noyés.
Auprès : une maison de pêcheur.

LA MER

Je suis claire comme moi-même, l'air et l'âme
du poète, et l'on voit croître, à travers mes eaux,
des branches de corail pareilles au cerveau
ramifié et aux poumons rouges de l'homme.

Qui est-ce qui sait donc que je ne pense pas ?
Qui est-ce qui niera que je ne sois poète,
lorsque des poissons d'or s'agitent dans ma tête
ainsi que des pensées qu'obscurcit le brouillard,
le brouillard qui descend ainsi que l'Inconnu,
et qui est ce voile jeté sur toutes choses
qui fait qu'on ne sait jamais où ont disparu
les bateaux qui pleuraient au vent comme des hommes.

UN BATEAU

Je vais, car je suis poète, sur une terre qui bouge
et qui est la mer où volent les poissons,
et sur qui nagent les oiseaux aux ailes longues
et molles comme les flots qui se courbent.

On dit que le poète porte à la main une lyre.

Moi, j'ai des cordes tendues où chante le vent,
et le vent n'est-il pas la voix de Dieu, autant
que celle du poète qui ne l'a que par Lui ?

J'ai le corps du poète au fond de la mer :
le bateau mort a des côtes comme les hommes ;
et, ma voile, comme un mouchoir à une femme
dit au revoir, salue quelque pieuvre cruelle.

UNE MAISON DE PÊCHEUR

Je suis, au bord de la mer,
une maison où les fenêtres
et la porte sont ouvertes
et sont des trous en terre.

C'est moi, qui suis le poète,
qui est, comme moi, en terre,
et qui a des trous à la tête :
yeux, nez, bouche et oreilles.

Des vêtements, devant moi,
sèchent, jaunes, luisants, durs,
à côté d'une barque sur
laquelle il y a des rames.

Je suis, je suis le poète,
car, par mes simples fenêtres,
tout le ciel entre eu fête
dans les trous de ma tête.

LES NOYÉS

Nous vivons dans la mort, comme les grands poètes,

dans la mort transparente et saine de l'eau ;
et nous n'entendons plus le murmure des terres,
et le ciel de la nuit fait le jour dans les flots.

Nous avons été déchirés par des requins,
comme le poète par l'homme, et avons nourri
des huîtres, des araignées, des oursins
et des pieuvres qui rougissent comme des femmes qui sourient.

Nous sommes noyés dans la mer comme il est noyé
sur la terre, et nos lambeaux s'incrustent aux rochers
comme des Prométhées dont le foie est rongé
par l'amour de la tendre et chaste bien-aimée...

Mais nous nous vengerons, et quand la bien-aimée
tendra sa bouche à l'eau peur y boire notre sang
qui s'y épand en gouttes, nous laisserons, en pâlissant,
glisser des roses d'or sur sa gorge gonflée.

Et, petit à petit, comme des bras de femme,
les algues nous entoureront, entoureront ;
et nous en sentirons bientôt jusqu'au front,
puis elles nous lieront doucement jusqu'à l'âme.

QUATRIÈME PARTIE

LE CIEL, LA TERRE, LA MER

LE CIEL

Dors, ô Terre ! Car je suis l'âme du poète.
Je te berce à jamais au sein de l'Infini,
pendant que Dieu, que l'on ne peut pas voir, nous berce
au sein de l'Infini d'où naît notre Fini.

Les Forces sont en moi comme dans une forge.
Les étoiles sont des charbons en feu qu'éteint
je ne sais Qui de fort qui s'en va le matin,
et qui forge les sangliers, le poète et l'orge.

Écoute ! Les anges chantent de beaux cantiques.
Ils ont des harpes, des écharpes et des voix tendres.
Écoute ! Le poète est né ! Gloire ! Il faut entendre
cette paix de Bonté et ces chœurs d'Harmonie.

Regarde ! La nuit, ô Terre, se déchire.
Le poète est né, et voici les Célébrantes :
ce sont les choses de tous les jours, qui, comme avant,
continuent pour qu'il les aime et pour qu'il les chante.

Vois ! C'est là-bas, vers l'Aube, la colline,
ô Terre ! avec les perdrix perdues dans la neige.
Il fait jour ! Gloire ! Reconnais les vieux cimetières
éparpillés comme des orgues d'agonie

Reconnais-toi toi-même, et, puisque tu es lui,
puisque nous sommes lui, toi et moi et la Mer,
regarde passer, en courbes, dans les airs,
les canards que tu dois reposer et nourrir.

Ils s'en viennent du Ciel pour aller à la Mer,
et pour se reposer, ô Terre ! sur tes terres.
Unissons nos devoirs et soyons le poète
qui a un seul cœur et qui a une seule tête.

Éveille-toi ! La nuit terrestre se déchire ;
le poète est né, et voici les Célébrantes.

LA TERRE

Je me réveille, ô Ciel ! Je suis l'âme-poète,
et je te berce aussi, ô Ciel, parmi les cieux harmonieux.
L'air que je berce est toi, et, bercé, tu me berces.

Je me suis réveillée au cri poussé par l'Infini,
au moment où naissait le poète dans la paix douce et bénie...
Et j'entends les ruisseaux, les terres et les mousses.

LA MER À LA TERRE

Terre, je te berce de chants et de parfums,
et je berce le Ciel où chantent les étoiles.
Mais le Ciel qui me berce est bercé par toi.
Aimons-nous à jamais, car nous ne sommes qu'un.

ENSEMBLE

Nous sommes l'âme du poète qui est née maintenant.
Une grande joie *M*'emplit et *Je* parfume
les pieds de Dieu, pareille à l'encensoir qui fume.
Je suis le jour, la nuit, le bruit et le silence.

La Naissance du poète,
de Francis Jammes (1868-1938),
est paru au éditions du Mercure de France,
en 1921.

ISBN : 978-2-89668-588-2

© Vertiges éditeur, 2018

– 0589 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2021

Lecturiels
www.lecturiels.org